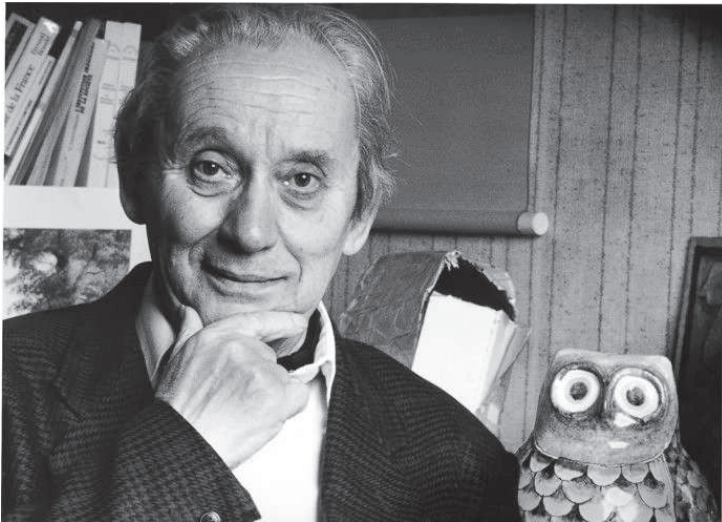




La photographie du colloque par Anne Selders

Paul Ricœur

Une pensée en dialogue

« C'était pendant la pause du déjeuner le deuxième jour. Il faisait beau et j'avais encore une heure devant moi. Attablé en plein soleil à la terrasse du Café des Champs Libres, je décidai de fumer un cigare et de commencer la lecture de Vivant jusqu'à la mort, que je venais d'acquérir. Mais j'avais laissé mon sac dans la salle de conférences et allai donc y chercher mon livre et mon cigare. La salle était vide et je me suis trouvé tout d'un coup devant le visage de Paul Ricœur. Projeté sur un écran énorme, il nous regardait depuis un jour et demi mais, cette fois, c'était différent. Il était si présent que je ne pouvais me dérober. »

J'étais seul et j'avais le sentiment d'une rencontre personnelle. Je me suis assis. Le visage m'interrogeait : 'Qu'allez-vous faire de ma pensée, de mon travail, de mon être ?' Mais, en même temps, j'y lisais un encouragement et une confiance : 'faites-le !' »

Jan Christopher Vaessen, dans cette lettre écrite à son retour dans son village du nord de la Hollande, exprime sans doute le sentiment d'une grande partie des participants des deux journées consacrées à Paul Ricœur les 18 et 19 octobre derniers aux Champs Libres. Placées sous le haut patronage de Edmond Hervé et animées par des conférenciers de toutes nationalités, elles venaient de réunir quatre cent personnes que l'on imagine d'abord interpellées, elles aussi, puis rassurées par l'injonction bienveillante : « faites-le ! ».

Des liens anciens attachaient Paul Ricœur à Rennes où, très tôt orphelin, il avait été recueilli par ses grands-parents paternels, où il avait fait ses études, où enfin il avait rencontré sa femme – cette petite fille dont, enfant, il tirait les nattes au temple du boulevard de la Liberté. C'est dans cette ville qu'il avait appris, selon l'explication donnée lors de sa réception à l'Hôtel de Ville en avril 2004, à « marcher dans la vie » – une longue marche qui devait s'interrompre l'année suivante.

Que reste-t-il, aujourd'hui, de cette longue marche ? Sa trace la plus visible est une œuvre lue dans le monde entier, riche d'une quarantaine de livres, de quelques centaines d'articles et de plusieurs dizaines de milliers de pages. Ce sont certains traits saillants de cette œuvre qui ont été soulignés durant ces deux journées. Regroupés en quatre ensembles, ils concernaient aussi bien la condition humaine que les ressources du récit, l'interprétation de la culture ou l'engagement dans la Cité. Ce dernier thème n'avait pas été choisi par hasard. Comment séparer, en effet, l'auteur prolifique du penseur impliqué dans la discussion publique ? Une même conviction, maintes fois réaffirmée, les animait : l'autre est le plus court chemin entre soi et soi-même. Elle explique le titre du colloque : « La pensée en dialogue ». A ceux qui croient que la pensée, comme la vie, est une guerre, Paul Ricœur a montré que l'on pouvait vivre et penser autrement. Il n'avait, certes, aucune naïveté – mais une confiance maintenue dans les ressources du langage. Il pensait, comme cet enfant que cite Freud et qui s'effrayait du silence de la nuit, que « quand quelqu'un parle, il fait clair ».

C'était d'ailleurs le pari de ces journées : faire oublier certaines difficultés de la langue philosophique et toucher un public élargi au-delà du petit cercle des spécialistes. Paul Ricœur rappelait souvent que la philosophie avait vocation, non seulement à s'ouvrir à d'autres disciplines, mais encore à se communiquer au plus grand nombre. D'où, à côté de livres à l'architecture complexe, les nombreux entretiens accordés aux journaux, aux radios et aux télévisions. Trois de ces derniers ont été présentés aux Champs Libres. Témoignages d'une pensée vivante et limpide, ils ont permis à beaucoup de découvrir ensemble l'homme et l'œuvre. Ce fut le cas, en particulier, de cette ample méditation sur la mémoire, l'histoire et l'oubli...

C'est à la musique cependant qu'il revint d'illustrer la définition ricœurienne de l'homme : « la joie du *oui* dans la tristesse du fini ». Pourquoi s'en étonner ? Paul Ricœur était, sans doute, un maître du discours. Mais il était le mieux placé pour savoir que tout ne peut pas être dit. Il n'ignorait pas cette part irréductible de nous-mêmes que Pascal nomme « cœur » et qu'il appelait quant à lui « fragilité affective ». C'est cette fragilité que fait entendre la musique : quand le langage rencontre sa limite, elle vient habiter à ses côtés le silence effrayant de la nuit. Certes, la « tristesse » dont parle cette définition est peut-être autre chose que l'angoisse. Mais l'essentiel est qu'elle n'annule pas la joie de l'affirmation. Le Trio Elégiaque, chaleureusement applaudi dans un Opéra comble pour ses interprétations de Schubert et de Chostakovitch, en a donné la plus belle preuve.

J'ai évoqué, en commençant, la trace visible du chemin de vie de Paul Ricœur. Mais il y a aussi son sillage invisible : cette amitié sans chapelles ni frontières à laquelle sa personnalité, sans doute, n'est pas étrangère. A la fin de sa vie, son désir le plus souvent exprimé était que ses amis se rencontrent. Il voulait parler de ses amis connus mais aussi de ceux qu'il ne connaissait pas et avec qui, s'il l'avait pu, il serait entré en conversation comme avec ses plus proches. Les uns et les autres étaient nombreux aux Champs Libres – venus, simplement, continuer la conversation.

Jérôme Porée